Zeitschrift: Ville de Fribourg : les fiches
Herausgeber: Service des biens culturels du canton de Fribourg
Band: - (2007)
Heft: 55

Artikel: Une façade flamboyante pour des tanneurs cousus d'or
Autor: Bourgarel, Gilles / Kündig, Christian / Lauper, Aloys
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-1035968

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 04.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Gilles Bourgarel
Christian Kündig
Aloys Lauper
Laurence Cesa
Ferdinand Pajor

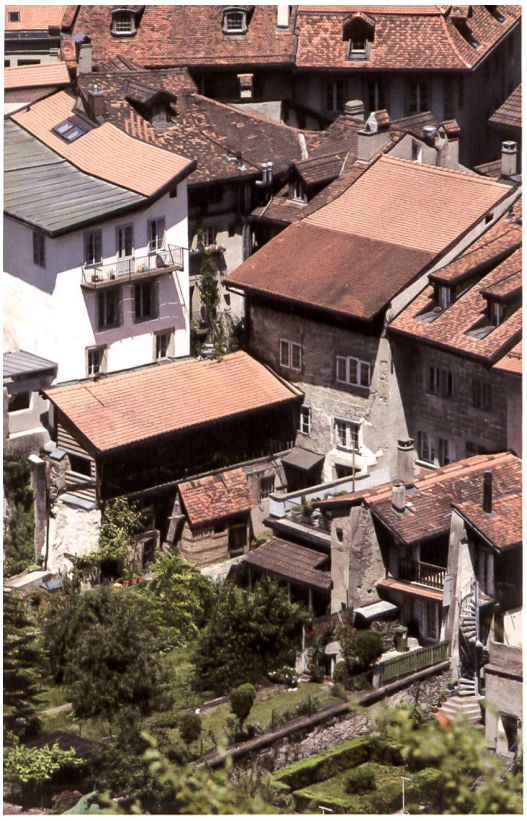
«L'une des plus belles rues de la fin du moyen-âge»[1] comme décor et l'une des plus belles façades de la ville pour fond: Hans Gieng pouvait-il rêver mieux en 1550 pour mettre en scène la fontaine du Christ et de la Samaritaine? Eblouis par cet ensemble, les historiens de l'art n'ont pas vu qu'à cette date, les remplages flamboyants de ce théâtre urbain étaient déjà vieux d'un siècle et demi, d'une époque où l'on venait juste d'achever le rez-de-chaussée de la tour de Saint-Nicolas dont la nef principale attendait encore ses voûtes. Fribourg à l'apogée de sa puissance, quand le mouton était roi[2], érigeait alors sa troisième et dernière enceinte occidentale (1397-1416), «la plus formidable et la plus longue de toutes»[3]. Au plus fort de ces travaux, Ueli Reyff et son épouse Clara Studer ont fait reconstruire leur maison sur la place de la Danse[4], entre 1404 et 1407. Les baies de boutiques dédoublées du rez-de-chaussée servent un commerce florissant, celui d'un tanneur qui a su investir dans le drap au bon moment. Ebranlé par une accusation d'hérésie visant son épouse en 1399, le marchand avait repris sa place au gotha des bourgeois de la ville. Il affirme son aisance et son pouvoir au bel étage criblé de fenêtres à remplages aveugles. Ce décor virtuose et raffiné, témoin matériel de l'âge d'or du drap fribourgeois dans les décennies 1400-1430, est une démonstration, de géométrie et de taille, de puissance également, l'étalage d'une réussite désormais inscrite dans le destin et l'histoire de la ville.

Une façade flamboyante pour des tanneurs cousus d'or

D'abord marié à Clara Nonans, fille de notaire, le tanneur Ueli Reyff avait fait reconnaître son droit de bourgeoisie le 2 juin 1378 sur la maison qu'il possédait dans le quartier de l'Auge. Il épousa en secondes noces une riche voisine, Clara, fille de Jacob Studer dont sept des neuf enfants furent actifs dans le commerce du drap[5]. Le clan Studer sera le représentant à Avignon de la Compagnie Praroman & Bonvoisin, la plus puissante des maisons de négoce fribourgeoises. Le 9 mars 1391, le couple Reyff-Studer mit en gage la maison qu'il possédait sur la place de la Danse pour obtenir un prêt. Mentionné comme tanneur, aubergiste et marchand de toile, notre homme a déjà diversifié ses activités qui ne semblent pas avoir souffert du procès en hérésie contre les Vaudois dans lequel furent impliqués en 1399 son épouse et toute sa belle-famille. Le 23 janvier 1402, le couple achète une maison à la rue d'Or. Dans les années qui suivent, Ueli Reyff développe son commerce de peaux et de draps teints. En 1409, il loue avec trois associés un terrain hors de la porte de Berne afin d'y installer des «rames» pour étirer les draps juste tissés. Il meurt deux ans plus tard, laissant à ses quatre fils une affaire florissante, une position enviable dans la société locale et une maison neuve «devant le puits» qui sera mise en location. Le 17 mars 1416, Niklaus Reyff achète la maison voisine (ou arrière?) où il investit la même année la dote de son épouse Christine, fille du boucher et drapier Mermet d'Arsent, également à la tête d'une importante compagnie commerciale. L'année suivante, les Reyff se partagent les biens de leur défunt père. Niklaus obtient la maison de la Samaritaine. Ses frères gardent celle de la rue d'Or, avec son atelier de teinturerie, propriété qu'ils finissent par laisser à Jacob qui la fera entièrement reconstruire peu avant sa mort en 1430[6]. Banneret de l'Auge en 1422-1425, Niklaus avait fondé avec son frère Hensli et ses oncles Jacob et Hanso Studer la Compagnie Studer & Reyff. Hanso avait d'ailleurs acheté en 1419 deux maisons sur la place de la Danse qu'il fit aussitôt reconstruire[7]. La chute de ce riche parent, relaxé dans le second procès contre les Vaudois mais condamné à une très lourde amende, entravera le développement de l'affaire mais n'empêchera pas Niklaus Reyff d'accéder au Petit Conseil en 1432.

Deux maisons dans les fondations

Située dans le coude de la rue de la Samaritaine, sous une rupture de pente, la maison Reyff est issue du regroupement de deux constructions antérieures implantées sur des parcelles en lanières perpendiculaires à la chaussée et de largeurs inégales. En amont, le premier bâtiment, excavé, avait une largeur de 3 m 90 dans l'œuvre, ne laissant que 2 m 40 à peine pour le second édifice initialement sans cave. La profondeur de cette première maison n'est pas connue mais elle était probablement de 18 m comme aujourd'hui. Elle disposait d'une cave de 9 m 50, conservée, avec escalier intérieur et accès depuis la rue, le long du mitoyen amont. Au vu de ses maçonneries de galets et de



Vue arrière avec la galerie menant à la maison disparue côté Sarine, dans le contexte bâti très dense de la Samaritaine

moellons, cette première bâtisse, dont les dimensions sont équivalentes à celles des maisons du bourg de fondation, devrait dater du XIIIe siècle. La parcelle aval est peut-être restée libre plus longtemps, jusqu'à l'érection d'un mur de façade dressé sur de solides fondations précédant la réunion des deux parcelles et la création de la cave actuelle. Ce mur, manifestement du XIVe siècle, a pu être précédé d'une construction en pans de bois et sa présence tardive n'exclut pas une occupation plus ancienne des lieux.

Une construction de prestige et deux maisons dos à dos

Les deux maisons initiales furent presqu'entièrement démolies pour faire place au bâtiment actuel dans la décennie 1400. Les bois utilisés sur le chantier furent en effet abattus entre le printemps 1404 et l'automne/hiver 1406/1407, ce qui nous permet de situer la construction entre 1404 et 1407, voire 1408[8]. A l'arrière, côté Sarine, un second corps de bâtiment excavé à trois niveaux fut érigé simultanément au-delà d'une cour intérieure de 12 m. De plan trapézoïdal, il mesurait 8 à 10 m de largeur pour 13 m 50 à 17 m de profondeur. Il avait déjà disparu en 1822 mais on le voit bien sur les vues de Martin Martini en 1606 et de François-Pierre von der Weid en 1771[9]. Il n'en reste aujourd'hui qu'un fragment de la façade sur cour servant d'appui à la galerie de liaison.

Un faisceau d'indices nous permet d'identifier la propriété avec la maison que possédait Ueli Reyff et son épouse «sur la place de la Danse», plus précisément «devant le puits» comme on la désigne ensuite. D'une largeur de 7 m 50 dans l'œuvre pour 18 m de profond, la maison sur rue compte elle aussi trois niveaux sur cave. La toiture en bâtière, probablement couverte de tavillons, abritait de vastes combles ventilés. Sa façade sur rue est restée quasiment intacte. Au rez-de-chaussée, la porte située près du mitoyen aval est flanquée de deux arcades pour des ais de boutiques. Ces trois percements ont reçu des linteaux en arcs bombés dont les moulures ont manifestement été rognées pour augmenter la prise de lumière, sans doute au XVIIIe siècle. Le «bel étage» présente une série de huit fenêtres sommées chacune d'un panneau carré orné de fenestrages aveugles, tous différents, fait exceptionnel. Seules les maisons de la place du Petit-Saint-Jean 29[10] et de la rue de la Neuveville 46[11] offrent une telle variété de motifs, les premiers remontant à 1385 et les seconds à 1389. Au deuxième étage, les deux grandes fenêtres devaient être dotées de croisées, comme celles de la maison voisine en contrebas[12]. La façade arrière n'a conservé qu'un percement d'origine, la porte d'accès à la galerie de liaison. A l'intérieur de la maison, les pièces sur rue ont gardé leurs plafonds des années 1400 tandis qu'à l'arrière, le remaniement des solivages a entraîné des pertes. Les éléments

La fontaine de la Samaritaine, la maison des Reyff et le bâtiment disparu sur la Sarine, en 1606, d'après Martin Martini

conservés nous permettent de restituer les grandes lignes de la distribution initiale. La cave qui couvre la moitié de la surface de plancher était accessible à la fois de la rue et de l'intérieur par de nouveaux escaliers plaqués sur le mur aval de la construction antérieure. Au rez-de-chaussée, le corridor bordait une échoppe dont la profondeur de 5 m 50 peut être évaluée grâce à la poutraison. A l'arrière se trouvaient la cage d'escalier centrale puis les ateliers de tanneur donnant sur une cour intérieure. Au premier étage, la seule pièce sur rue, d'un peu plus de 40 m², avait la même profondeur que

1 SCHÖPFER, Fribourg, 29.

2 Voir Fribourg au Moyen Âge. Le règne du mouton. Pro Fribourg 155 (2007-II).

3 STRUB, MAH FR I, 81. Il s'agit de la 3e et non de la 4e enceinte comme le supposait alors l'auteur.

4 «In vico Tanzstat», soit la placette située au bas de la rue de l'Auge (de la Samaritaine dès 1843), barrée au sud-est, dans la perspective de la rue d'Or, par deux maisons détruites par un incendie en 1906.

5 En outre, Wilhelm fut curé de Fribourg jusqu'en 1425 et Johanneta épousa un forgeron de faux, autre activité lucrative. Leur père possédait une maison au Stalden, une à la rue de Zaehringen et une troisième à la ruelle des Augustins probablement. Toutes les informations biographiques sur les Reyff et les Studer sont issues du remarquable travail de Kathrin UTZ TREMP.

6 Peu après, Hensli Reyff achète une maison à la Grand-Rue, contiguë à celle de Jacques II de Praroman.

7 Comme il l'indique dans son testament en 1437 (UTZ TREMP 451). Les deux maisons ont peut-être été réunies en une seule lors de ce chantier.

8 Jean-Pierre HURNI, Jean TERCIER et Christian ORCEL, Rapport d'expertise dendrochronologique, LRD03/R5443, LRD04/R5188. Les investigations archéologiques ont été menées entre 2001 et 2005 suite à un changement de propriétaire et au gré de travaux d'entretien. Les recherches ont été menées par Christian Kündig, les relevés par Willfried Trillen et les sondages par Karl Revertera. Le résultat de ces analyses a été étayé par la datation dendrochronologique des 51 échantillons prélevés. L'étude fut exceptionnelle puisqu'elle a été menée dans une maison restée habitée !

9 «Vue de Fribourg en Suisse prise du côté de la porte de Bourguillon, 1771», plume et lavis (MAHF 4084).

10 Gilles BOURGAREL, Fribourg, Petit-St-Jean 29, in: Chronique archéologique 1989-1992 (1993), 75 et Gilles BOURGAREL et Stéphane DÉVAUD, CAF 6 (2004), 225.

11 Gilles BOURGAREL et Christian KÜNDIG, Rue de la Neuveville 46, FF 035/2005.

12 Rue de la Samaritaine 18.

13 Gilles BOURGAREL, La maison à Fribourg au XIIIe siècle, in: A à Z. Ballade archéologique en terre fribourgeoise, Fribourg 2005, 76, fig. 10.

Les deux pièces créées en 1518 au deuxième étage, côté cour, avec décor de mauresques, après 1605, état en 2001

Le mitoyen sud-est, avec l'accès muré à la maison n° 18, le décor de mauresques et la perspective en trompe-l'œil du XVIIIe s

l'échoppe au-dessous. Elle était chauffée par un fourneau à l'angle sud, raccordé au conduit de cheminée de la cuisine dont l'âtre se situait au centre de la maison face à l'escalier, selon une disposition alors usuelle[13]. Il est vraisemblable que des cloisons isolaient cette cuisine, la cage d'escalier, l'accès à la galerie et une dernière pièce à l'arrière. La distribution du second étage devait être analogue mais sans cuisine ni accès à la galerie.

Des sondages ont permis d'entrevoir, sous les faux-plafonds actuels, le couvrement d'origine et les plafonds posés vers 1407. Côté rue, au rez-de-chaussée et au premier étage, les poutraisons sont parallèles aux murs mitoyens et prennent appui sur des poutres de rive, disposition que l'on trouve également dans la partie arrière du premier étage. Les solives sont resserrées car les entrevous sont constitués de planches parallèles aux poutres[14]. Le plafond du rez-de-chaussée n'a pas été isolé avec les habituels déchets de chantier, mais par un lit de mortier étalé sur les entrevous où se sont aventurés un enfant chaussé de poulaines, un «va-nu-pieds» et même un chien dont on voit les empreintes. Au second étage côté rue et là où les poutraisons d'origine sont encore en place, les solives sont ancrées dans les mitoyens. Les vastes combles enfin étaient aménagés pour le séchage des peaux.

En 1488 déjà, la charpente fut entièrement reconstruite. Le pan de toit côté cour fut alors relevé et posé sur de simples poteaux pour améliorer la ventilation des combles tout en gagnant un peu de volume. Ce renouvellement intégral est-il lié au remplacement des tavillons par des tuiles? Dès 1419 en effet[15], la Ville avait encouragé cette substitution en offrant la moitié des tuiles nécessaires puis l'avait rendue obligatoire en 1433. La charpente de 1407 n'a-t-elle pas résisté au poids des tuiles, obligeant sa reconstruction?

La maison Reyff dans les années 1900, au temps des lavandières et de la tannerie de la veuve Zehntner, dont la propriété s'étend encore, comme au XVe siècle, à la maison gothique n° 18 (ASBC, Fonds Reiners)

La maison Reyff côté cour, avec ses combles ventilés dans leur état de 1488 et la galerie d'accès au bâtiment disparu côté Sarine, dans les années 1920 probablement (AFMH, Berne)

Le confort s'installe au deuxième

Les premiers réaménagements touchèrent en 1518 la partie arrière du second étage dont la façade fut reconstruite et les poutraisons renouvelées pour permettre la création de deux pièces éclairées, l'une par une baie jumelée au-dessus de la galerie, l'autre par un triplet pyramidal. Le faux appareil de la façade, à joints blancs sur fond gris, remonte sans doute à cette époque. Il a permis de masquer les raccords avec les maçonneries plus anciennes et d'unifier l'élévation. Simultanément, un mur a été dressé pour clôturer la cour en amont, sous la galerie.

Les deux nouvelles chambres, à l'aménagement distinct, furent séparées par une cloison de planches. La chambre nord-ouest est couverte par un plafond à solives perpendiculaires aux mitoyens tandis que la pièce au triplet a conservé son plafond de madriers jointifs assemblés à rainures, parallèles au mur mitoyen et supportés par un cadre de sablières richement moulurées. L'agencement, en particulier la présence de placards muraux flanquant les baies et l'installation de poêles dans les deux pièces[16], montre que le confort de ce niveau était désormais analogue à celui du bel étage au-dessous.

La fascination des mauresques

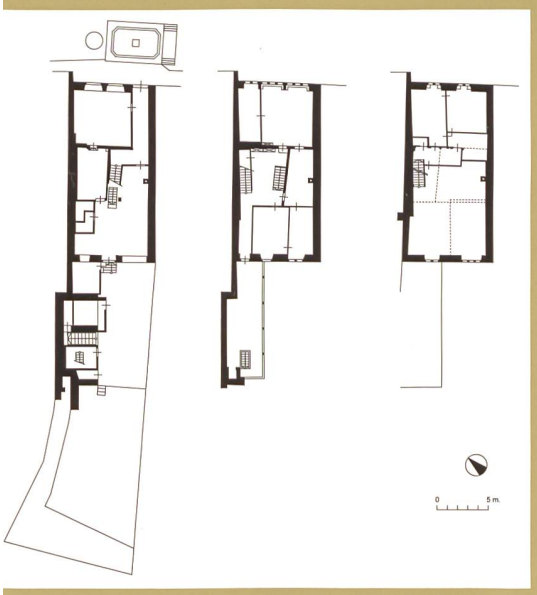
Au début du XVIIe siècle, la maison fut adaptée aux besoins et aux goûts de ses propriétaires, toujours les Reyff semble-t-il. Dans la cuisine, au premier étage, la reconstruction

Trois madriers provenant sans doute de l'ancienne cloison de 1518, avec décor de mauresques peint au pochoir, après 1605

Détail du plafond de madriers jointifs de la chambre au triplet, posé en 1518, avec décor de mauresques vert sur fond blanc, après 1605

de la hotte de cheminée entraîna le renouvellement des poutraisons au cœur de la maison, vers 1605. La cloison en bois qui délimite cette cuisine et l'encadrement de porte de la grande salle sur rue sont liés à ces travaux. Un nouvel escalier facilita l'accès aux combles. Les intérieurs furent conservés tels quels mais renouvelés grâce aux décors peints. Les fragments subsistants témoignent de l'ampleur et de la qualité de cette intervention. Au rez-de-chaussée, de fins rinceaux polychromes agrémentent le plafond gothique de la pièce sur rue. Au premier étage, les dégagements ont révélé un revêtement de mauresques sur la cloison de la cuisine, au-dessus d'un faux socle. Les éléments les plus significatifs sont visibles au deuxième étage, dans les pièces arrière. Les murs et les parois de la chambre au doublet sont peints en blanc avec frise grise marquant les angles, y compris ceux de la niche murale et de la baie dont les ébrasements présentent des mauresques et un monogramme du Christ encadrés d'un filet noir. Le plafond et la paroi de séparation ont malheureusement été démontés dans les années 1960, mais la poutre qui les maintenait présente des fleurs de lys et des rosaces peintes au pochoir. Les madriers déposés dans les combles proviennent peut-être de cette paroi. Ils présentent une bande de mauresques grises peintes au pochoir sur fond blanc, certaines déjà influencées par la mode du «Schweifwerk» apparue vers 1600. On retrouve ces ornements dans la pièce attenante. Ils en tapissent murs, parois et plafonds en diverses variations chromatiques: noirs sur le fond rouge du faux socle, blancs sur le rouge des cloisons, verts sur le blanc des murs et du plafond. En vogue entre 1530 et 1580, la mauresque n'était pas encore passée de mode au début du XVIIe siècle dans les pays germaniques et en Suisse. Elle y connut une dernière floraison dans le premier quart du XVIIe siècle, avec des motifs plus épais et plus plat, dont le décor fribourgeois, unique par son ampleur, est un exemple[17]. Jusqu'en 1593, la maison appartenait semble-t-il au père du peintre François Reyff (1578-1646) dont l'atelier se situait dans la maison familiale de la rue d'Or. Son maître et beau-frère, Adam Künimann († 1617), avait acquis en 1591 la maison vom Stein[18] près de l'auberge des Tanneurs et l'une de ses œuvres, l'ancien tableau d'autel de St-Wolfgang, présente d'ailleurs une Crucifixion sur un fond de mauresques analogue[19]. C'est sans doute dans ce cercle d'artistes qu'il faut chercher l'auteur de nos décors.

Plan du rez-de-chaussée, 1er et 2e étage, état actuel



Le siècle des Lumières et des chambardements

Le XVIIIe siècle bouleversa la distribution et l'organisation générale des intérieurs. Le rez-de-chaussée fut réaménagé suite au couvrement de la cave par une voûte de briques et au déplacement vers le centre de son escalier intérieur. Toutes les cloisons furent refaites et l'accès au premier étage établi à son emplacement actuel. Au bel étage justement, la grande pièce sur rue fut divisée par une cloison. La petite chambre ainsi créée au nord reçut un faux plafond en plâtre orné du monogramme IHS dans un médaillon ovale, ce qui laisserait supposer l'aménagement d'un oratoire domestique. Au deuxième étage, la grande pièce sur rue fut également subdivisée en deux chambres. A l'arrière, on peignit une perspective architecturale au centre du mitoyen sud-est. Le

14 Des plafonds analogues sont visibles dans les pièces côté rue de la maison place du Petit-Saint-Jean 29 (cf. n. 10).

15 Jean GREMAUD (éd.), Recueil diplomatique du canton de Fribourg VII, 249-250 (18 juin 1419).

16 Le poêle de la chambre nord-ouest était raccordé à la cheminée principale. Les traces d'un conduit permettent de conclure que l'autre pièce était également chauffée.

17 Marc-Henri JORDAN et Francisca COSTANTINI-LACHAT, Mauresques, in: Alain GRUBER (dir.), L'art décoratif en Europe. Renaissance et Maniérisme, Paris 1993, 275-346.

18 Place du Petit-St-Jean 9.

19 Verena VILLIGER, Pierre Wuilleret, Berne 1993, fig. 24, p. 67. Künimann avait notamment repeint les colonnes et le groupe sculpté de la fontaine de la Samaritaine.

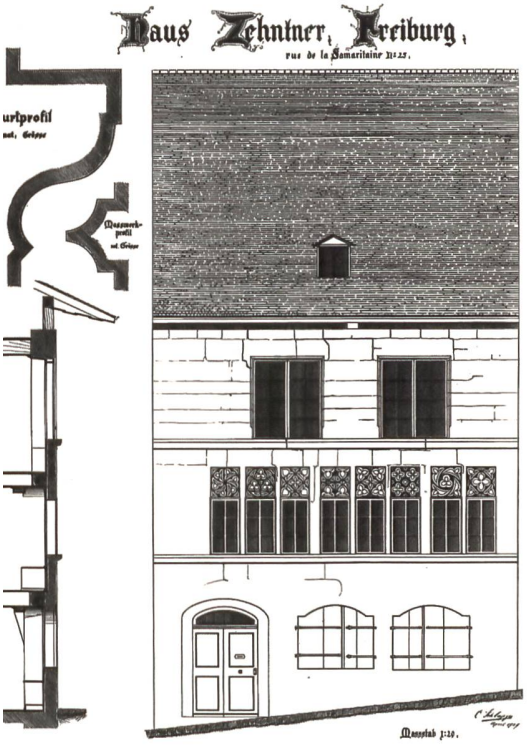
20 Rue de la Samaritaine 18.

21 Retrouvées lors des fouilles, ces catelles ont été jetées dans cette fosse au début du XXe siècle seulement. Leur inventaire et leur étude reste à faire.

22 AEF, RM 321, f° 20 (19 janvier 1770).

23 Elle ne figure plus sur le plan de Fribourg établi en 1822 par le Père Charles Raedlé et publié en 1827 par le Père Grégoire Girard (Grégoire GIRARD, Explication du plan de Fribourg en Suisse dédié à la jeunesse de cette ville, pour lui servir de première leçon de géographie, Lucerne 1827).

24 D'après les plans présentés le 6 février 1905 par Léon Hertling (Edil 1905-177).



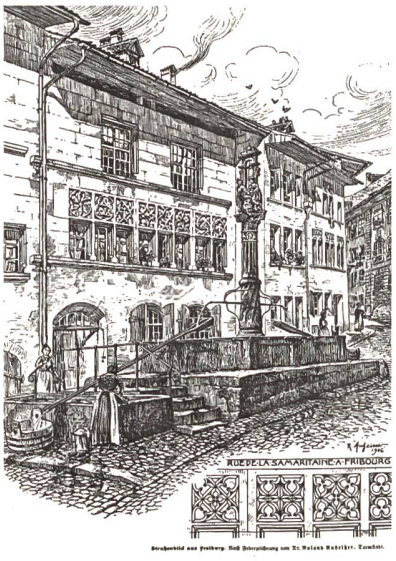
Elévation sur rue, coupe partielle, profils des bandeaux et des piédroits des baies du 2e étage, par Conrad Schläpfer, avril 1904 (AFMH, Berne)

trompe-l'œil en grisaille montre un passage bordé de garde-corps à balustres conduisant vers un pavillon. Il flanque une porte aujourd'hui murée ouvrant autrefois sur la maison voisine[20], peut-être celle qu'avait achetée Niklaus Reyff en 1416. Les faux plafonds à panneaux des couloirs et des pièces habitables remontent à cette époque ou au début du siècle suivant. Les catelles couleur miel retrouvées dans la fosse à chaux de la cave appartenaient à un poêle de cette époque, peut-être celui de la grande pièce sur rue du premier étage[21]. Enfin, la galerie conduisant à l'immeuble côté Sarine fut reconstruite et un four à pain (?) aménagé dans l'angle nord de cette maison arrière. Les bois accordés par Leurs Excellences en 1770 à Nicolas Fasel pour la réparation de sa maison[22] étaient-ils destinés à l'ancienne maison Reyff?

Artisans et tanneurs au temps de la survie

Pour une raison inconnue, la maison côté Sarine fut démolie avant 1822[23]. On n'en conserva que le four à pain qui fut réparé et la galerie sous laquelle furent dressés des murs légers puis aménagés, en 1905, une écurie et un poulailler aux façades de briques[24]. La maison côté rue fut divisée en deux propriétés dès le début du XIXe siècle au moins. En 1829[25], deux nouvelles chambres furent créées à l'arrière du premier étage suite au déplacement du solivage, tout en maintenant semble-t-il la disposition antérieure. Au-dessus, la pièce sud-ouest reçut un nouveau plancher et fut lambrissée, tandis qu'on posait un plancher intermédiaire dans les combles. La maison appartenait alors à Joseph Fasel qui l'avait acquise de son père le maçon Augustin Fasel et elle abritait également la famille du cordonnier Joseph Frey. En 1835, la famille du charpentier Jean Purro remplaça les Fasel puis celle du maçon Jean Mantel les Frey. Quatorze personnes y vivaient en 1845, treize en 1870, les artisans et les ouvriers côtoyant gendarme, manœuvre, lingère et couturière, tout un petit peuple de besogneux désormais cantonnés dans les vieilles maisons de l'Auge. A la fin des années 1870, le tanneur Jean-Pierre-Evangéliste Zehntner acquit l'ensemble et relança la tannerie dont les cuves furent implantées dans la cour. Ses trois fils, Alphonse, Antoine et Joseph, propriétaires de la maison voisine également[26], reprirent la tannerie familiale, encore mentionnée en 1904. Elle fut fermée avant 1913 et remplacée par l'épicerie d'Aloys Zehntner-Mauron jusque dans les années 1930. Construite pour l'un des plus riches marchands de Fribourg au début du XVe siècle, entretenue et réaménagée par ses descendants, ce fleuron de l'architecture gothique flamboyant nous a finalement été légué presque intact par plusieurs générations d'artisans et de petits commerçants pour qui la conservation et l'entretien de cette maison fut une condition de leur survie économique.

Carreau en terre cuite estampillé de la galerie, avec personnage, début du XVe s.



La maison Reyff et ses remplages croqués par le peintre et graveur allemand Roland Anheisser (1877-1949), pour le premier tome de son ouvrage Altschweizerische Baukunst/Architecture suisse ancienne (Berne 1906, pl. 79), une publication largement diffusée. Véritable explorateur du patrimoine de l'Europe du Nord, cet artiste de Darmstadt avait notamment fréquenté la Kunstgewerbeschule de Bâle. Il reprend ici le cadrage idéal des premières photographies de la rue, inscrivant subtilement la fontaine dans le décrochement du rang et dans la ligne de fuite des avant-toits.

25 Les bois utilisés ont été abattus en automne/hiver 1828/29 (cf. n. 8).

26 Rue de la Samaritaine 18.

27 DUTTWEILER 1979.

28 Hubert SAVOY, Guide de Fribourg, Fribourg 1905, 40.

29 BOURGAREL 1998, 79-85.

30 On pourrait encore y ajouter les fenestrages aveugles de la tour Rouge construite entre 1387 et 1417. Voir Gilles BOURGAREL et al., La porte de Romont ressuscitée, Pro Fribourg 121 (1998), 10-11.

31 Rte des Forgerons 28, rue de la Palme 2 (1376-1402), rue d'Or 1, 3, 5, 17 et 24, Petit-St-Jean 11, 13 et 29 (1385), rue de la Samaritaine 9, 11, 12, 16 (1404-1407), 30 et 36 (remplages obturés sur les baies en série du 1er étage), rue de la Neuveville 20, 24, 42, 46 et 48, Court-Chemin 16. Seuls trois ensembles ont été repérés dans le Bourg, Grand-Rue 36 (1366), 56 et 57, un seul dans le quartier des Hôpitaux, à la rue de Lausanne 12 (1391). Sur ces 26 témoins subsistant, trois sont des remplois (Grand-Rue 56, rue de Samaritaine 9 et rue des Forgerons 28) et deux ont été repérés lors de travaux (rue d'Or 5 et Grand-Rue 36 seul encore visible).

32 Selon Nicolas Morard, la production de draps aux alentours de 1400 s'élevait à 10000 pièces en moyenne par an, soit à une valeur d'environ 100 kilos d'or, une somme considérable pour une ville de 5000 habitants. Voir Nicolas MORARD, Cent kilos d'or dans la toison, in: Pro Fribourg 155 (2007), 45-48.